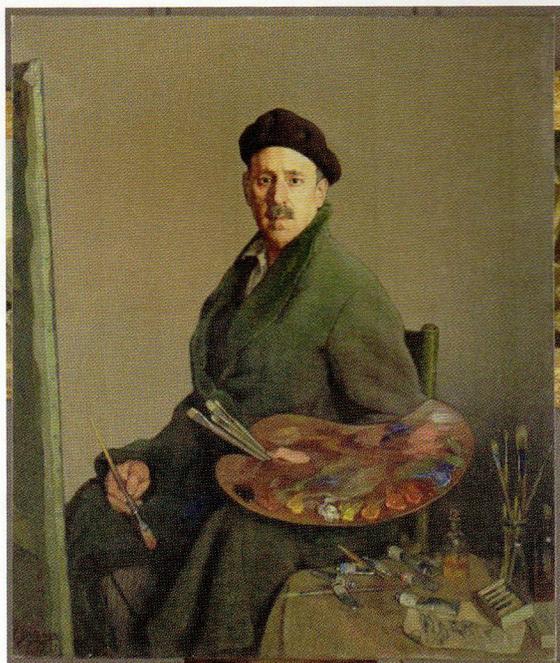


Le Patrimoine de Saint-Médard-en-Jalles

Octobre
2016
N° 48

Le peintre Ignacio Zuloaga

Ignacio Zuloaga est né en 1870 à Eibar, en Espagne. Son père, Plácido, armurier-damasquiner renommé, a été étudiant à Paris et s'est initié à la fabrication de la porcelaine à Limoges. Les liens de la famille Zuloaga avec la France se renforcent encore lorsqu'en 1872, fuyant les troupes carlistes, elle s'installe pour trois ans à Saint-Jean-de-Luz. Cette familiarité avec la langue française, le jeune Ignacio la retrouvera quand il sera pensionnaire d'un collège privé à Vaugirard pendant l'année scolaire 1883-1884.



Autoportrait, 1931, musée du Louvre, Paris

Alors que son père désire faire de lui un ingénieur, Ignacio ne pense qu'à la peinture et dessine, copie, visite les musées. Son obstination finit par convaincre sa famille qui le laisse partir à Rome en 1889 pour parfaire ses études artistiques. Mais le

séjour romain ne dure que quelques mois. Il se rend alors à Paris espérant s'épanouir dans l'effervescence artistique qui règne en la capitale à cette époque. Il devient l'élève de Henri Gervex (1852-1929). Jeune encore – il a 37 ans – Gervex est néanmoins un peintre reconnu. Portraitiste mondain, proche d'Edouard Manet, il fréquente les impressionnistes même si sa peinture en est peu influencée. Le second maître de Zuloaga est Eugène Carrière (1849-1906). Carrière, ami de Rodin, de Verlaine et de Mallarmé, se classe plutôt parmi les symbolistes. Sa peinture, toute faite d'émotion et de spiritualité, s'attache surtout à la représentation de la vie familiale et intime. C'est certainement dans les ateliers de ses maîtres que le jeune artiste espagnol rencontre son meilleur ami : Maxime Dethomas (1867-1929). Dethomas, dessinateur, peintre et décorateur, appartient à une famille bourgeoise parisienne. Son père, Jean-Albert Dethomas, mort en 1891, a été député et conseiller général de Seine-et-Marne ; c'était aussi un amateur d'art cultivé qui collectionnait les tableaux et fréquentait les poètes et les écrivains. Maxime, quant à lui, est un ami de Toulouse-Lautrec et de Degas.

Aujourd'hui oublié, Maxime Dethomas a connu un bon succès. Dans *La Fugitive*, volume VI de *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust lui rend hommage. Le narrateur, en voyage à Venise, déplore que certains artistes contemporains ne représentent de la ville que ses aspects sinistres : « Et puisque à Venise ce sont des œuvres d'art, les choses magnifiques, qui sont chargées de nous donner les impressions familières de la vie, c'est esquisser le caractère de cette ville, sous prétexte que la Venise de certains peintres est froidement